

LES GRÂCES

Ballet héroïque

Représenté à l'Académie
royale de musique
en 1735

Paroles de Pierre-Charles Roy
Musique de Jean-Joseph Mouret

Transcription du Centre de musique baroque de Versailles

LES GRACES, BALLET-HEROIQUE,

Représenté par l'Académie Royale de Musique, l'an 1735.

Paroles de M^r Roy.

Musique de M^r Mouret.

CXXII. Opera.

3

AVERTISSEMENT.

*LES GRACES relèvent la beauté, souvent elles y suppléent, presque toujours elles en triomphent. C'est cette idée du galant Ovide, idée si flatteuse pour le Sexe, que l'on a tâché de rendre sur la Scene. Les agrémens sont plus aisés à sentir qu'à définir. Inséparables de la personne qui les possède, ils sont l'ame de toutes ses actions. * Ils ne se bornent point aux talens. On n'a pas toujours occasion de les exercer, il arrive même qu'on les exerce savamment sans y joindre les Graces. Elles sont de toutes les heures, il faut donc les attacher aux caractères.*

On a choisi ceux qui présentent le plus de diversité, et l'on n'a fait que leur adapter des sujets historiques.

L'INGENUITÉ monte sur le trône, au mépris de plusieurs rivales artificieuses.

LA MELANCOLIE fixe un amant volage, et obtient la préférence sur les grandeurs qui pouvoient l'éblouir, et sur les plaisirs capables de le dissiper.

L'ENJOUMENT dans une jeune esclave supérieure à l'adversité, met à ses pieds

** Illam, quidquid agit, quòquò vestigia pon't,*

Componit furtim, subsequiturque decor. Tibull.

4

un chevalier Romain, du nombre de ceux qui se tenoient audessus des rois.

On croit qu'il ne falloit pas de moindres interêts pour faire honneur aux Graces.

Mais quelque soin qu'on se soit donnés pour les peindre, on ne se flattera jamais d'avoir attrapé leur parfaite ressemblance. Quoiqu'il en soit, si quelque chose peut mériter l'indulgence du public, c'est l'attention qu'on a eue de chercher dans des endroits détournés des sujets nouveaux & moins rebatus. Le public mérite bien qu'on aille à la découverte pour trouver les moyens de l'amuser. Il est le seul objet des veilles des auteurs, le seul arbitre de leur réputation ; il casse de sa pleine puissance tous les titres obtenus sans son attache.

5

PROLOGUE.

SUJET.

L'Egipte avoit consacré à HELENE, sous le nom de VENUS L'ETRANGERE, un temple célèbre par le prodige d'embellir celles qui alloient y offrir des vœux.

Herodot. Liv. 2.

TEXTE.

Ut ameris amabilis esto,

Quod tibi non facies, solave forma dabit.

Ovid. art. Amat. 2.

IMITATION.

L'art de plaire est l'art suprême,

Il tient la clef des cœurs, il les ouvre à son gré :

Un bel objet n'est qu'admiré,

Mais ce sont les Graces qu'on aime.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA PRÊTESSE.

DEUX EGIPTIENNES.

L'AMOUR.

*Chœurs d'amans & d'amantes.**Prêtresses du Temple d'HELENE.**Egiptiennes.**Amans heureux.**La scene est dans le temple d'HELENE en Egipte.*

PROLOGUE.

Le théâtre représente le TEMPLE consacré à HELENE sous le nom de VENUS L'ETRANGERE ; on voit au fond, la Statue d'Helene avec le Temps à ses pieds : derriere elle est la Jeunesse qui lui met une couronne étoillée, symbole de l'immortalité. Dans les côtés paroissent deux groupes, dont l'un représente Pâris donnant la pomme d'or à Venus, l'autre représente Venus donnant Helene à Pâris.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTESSE, CHŒUR DE PRÊTESSES.

CHŒUR.

CHantons, de la Beauté chantons l'aimable empire :

On voit voler les cœurs audevant de ses loix :

Reine de l'univers, elle enchaîne les rois ;

Sa puissance s'étend sur tout ce qui respire.

On danse.

LA PRÊTESSE.

Regnez, divine *HELENE*, honneur de ces climats ;

Sous le nom de Venus le Nil vous rend hommage.

Dans ce temple marqué des traces de vos pas,

Vous enchaînez le Temps aux pieds de votre image,

Vous suspendez son funeste ravage ;

Et les belles par vous renouvellent d'appas.

CHŒUR.

Chantons, de la Beauté chantons l'aimable empire :

On voit voler les cœurs audevant de ses loix :

Reine de l'univers, elle enchaîne les rois ;

Sa puissance s'étend sur tout ce qui respire.

LA PRÊTESSE.

La Beauté s'ouvre les cieux,

Elle y place des mortelles :

Elle en fait descendre les Dieux,

Contens de languir auprès d'elles.

Un vainqueur audacieux,

A ses guerriers doit sa gloire :

Il n'appartient qu'à de beaux yeux

De jouir seuls de leur victoire.

On danse.

SCENE DEUXIÈME.

DEUX EGIPTIENNES, LA PRÊTESSE, CHŒUR.

LES DEUX EGIPTIENNES.

ECoutez nos soupirs ; voyez couler nos larmes.
 Helene avoit sur nous répandu ses faveurs :
 Malgré ses dons, au mépris de nos charmes,
 Nous n'éprouvons que d'insensibles cœurs,
 Et c'est en d'autres mains que l'Amour met ses armes.

LA PRÊTESSE.

Puissante Déesse, achevez ;
 Votre gloire le veut, et ma voix vous implore.
 A vos bienfaits que manque-t'il encore ?
 Eh quels autres trésors avez vous réservés ?
 Quel prodige ! Quelle lumiere
 Se répand dans ces lieux !
 Quels sons touchans !... tout l'olimpe s'éclaire...
 Quel présage charmant ! L'Amour descend des cieux.

10

SCENE TROISIÈME.

L'AMOUR, LA PRÊTESSE, LES DEUX EGIPTIENNES, CHŒURS.

L'AMOUR.

FOibles mortels, un succès malheureux
 Devient souvent le prix d'un souhait téméraire :
 Laissez aux Dieux le soin de satisfaire
 Vos besoins, plutôt que vos vœux.
 Ce n'est pas la beauté qu'Helene eut en partage,
 Qui soumit à ses loix tant d'illustres vainqueurs ;
 Les Graces la guidoient ; sa gloire est leur ouvrage.
 La beauté n'a souvent que le sort des couleurs,
 Elle attache les yeux, sans attendrir les cœurs.
 Aux Graces, désormais, adressez votre hommage.

LA PRÊTESSE, *aux GRACES.*

Du tendre Amour fidèles Sœurs,
 Vous échapez souvent aux yeux vulgaires.
 Heureux qui peut sentir vos secrettes douceurs !
 Vos traces promptes & légères,
 Sans nous en avertir, s'impriment dans les cœurs.

On danse.

11

L'AMOUR, *AUX CHŒURS.*

Ne croyez pas
 Voir l'Amour sur vos traces,
 Si les Graces
 N'ont conduit ses pas.
 De la beauté la gloire est passagère ;
 Et les talens
 Ont pour charmer les sens
 Peu d'instans :

Mais l'art de plaire
Est de tous les temps.
Pour fixer vos amans,
L'art de plaire
Est de tous les temps.

L'AMOUR.

Mortels, rassemblez-vous des plus heureux climats ;
Rien ne manque plus à ma gloire.
La beauté quelquefois éprouve des ingrats.
Mais les Graces toujours remportent la victoire.
Tout répond à ma voix : et pour chercher des fers,
On vient du bout de l'univers.

CHEUR *des AMANS*.

Regnez, Divinités charmantes,
Que votre empire heureux s'augmente chaque jour.
Vous resserrez les chaînes de l'Amour,
Vous rendez nos flammes constantes.

On danse.

12

LA PRÊTRESSE.

Charmant Amour, dans ton empire
Tu fais reflourir les jeux & la paix :
Des belles que ta flamme inspire,
Tu viens embellir les attraits :
Content de nos innocens hommages,
Tu regnes par tes bienfaits :
Bannis les regrets,
Préviens nos souhaits ;
Par des nœuds secrets
Tu retiens les cœurs sauvages :
Soumets
Pour jamais
Les amans les plus volages,
Triomphe, adoucis tous tes traits

L'AMOUR.

Les Graces vont lancer des traits toujours vainqueurs.

Sur l'Enjouement, l'Innocence & les Pleurs

Je fonde l'empire des belles :
Les ris, l'amour timide, et les tendres langueurs
Par mille ressources nouvelles
Vont éveiller, séduire, et toucher tous les cœurs.

CHEUR, Regnez, &c. *ci-devant*.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.
L'INGENUE.

PREMIERE ENTRÉE.

SUJET.

L'Élévation de THEODORE, dûe à son ingénuité, est un fait célèbre dans l'histoire de Bysance, et sur tout dans celle des iconoclastes de M. Malmbourg.

THEOPHILE LE BEGUE, empereur des Grecs dans le neuvième siècle, allarmé des révolutions causées par les alliances de ses prédécesseurs avec des princesses étrangères, prit la résolution de couronner une de ses sujettes. Avant que de déterminer un choix si important, il assembla les plus rares Beautés de l'empire. On peut juger des brigues & des cabales des concurrentes, par la qualité du prix proposé. Theodore le remporta par sa seule ingénuité, tandis que celles qui sembloient y avoir le plus de droit manquèrent la couronne par leurs artifices. Theodore justifia bien le choix de l'empereur ; et le respect, que l'Orient conserva pour la mémoire de cette princesse, alla jusqu'au culte. Ainsi l'on voit l'ingénuité triompher à la cour, le séjour qui lui est le plus contraire. Ce caractère a toujours été reconnu pour une véritable grace. Aussi Pausanias dit qu'on ne peignoit ces Déesses toutes nues que pour marquer que la simplicité est leur premier agrément, les ornemens cacheroient plus les Graces qu'elles ne pourroient les parer.

TEXTE.

Sive aliqua est oculos in me dejecta modestos,

Uror, & infidiæ sunt pudor ille meæ ;

Sive rudis, placita es simplicitate tuâ.

Ovid. Amor. 2°.

IMITATION.

De modestes regards, l'air de naïveté,

En ne demandant rien, obtiennent notre hommage :

Des pièges differens, dont l'Amour fait usage,

C'est le plus sûr & le moins redouté.

ACTEURS.

THEOPHILE, empereur de Bysance.

THEODORE.

EUDOXE, mere de THEODORE.

LEONCE, confident de l'empereur.

Rivales choisies pour disputer l'empire.

Peuples de Bysance.

La scene est à Bysance dans le palais de l'empereur.

PREMIERE ENTRÉE.
L'INGENUE.

Le théâtre représente le palais des empereurs de Bysance.

SCENE PREMIERE.

THEOPHILE, LEONCE.

LEONCE.

Entre tant de Beautés, dont la troupe jalouse
Occupe, ou cherche vos regards,
Nommerez-vous enfin, Seigneur, l'heureuse épouse
Qui doit monter au trône des Césars ?

THEOPHILE.

Ah ! Que ma promesse me gêne !
Que l'embarras du choix tient mon ame incertaine !

18

LEONCE.

La fête est préparée, et le peuple l'attend.

THEOPHILE.

Leonce, il faut encore en différer l'instant.

LEONCE.

Vos ayeux dans l'éclat d'une illustre alliance,
Ont trouvé tous les maux qu'ils pensoient éviter ;
Elle a plus ébranlé qu'affermi leur puissance :
La main d'une sujette est moins à redouter !
Fondez votre bonheur & celui de Bysance
Sur la vertu, l'amour, et la reconnoissance.

THEOPHILE.

Cher Leonce, je n'ai promis
Mon trône & ma main qu'à ce prix :
Mais on n'aspire ici qu'à la grandeur suprême,
Et je voudrois être aimé pour moi-même.

LEONCE.

Quand le sort injurieux
Ne vous auroit pas fait naître
Dans un rang si glorieux,
Tous les cœurs, enchantés de prévenir vos vœux,
Vous auroient reconnu pour maître.

THEOPHILE.

Non, je ne puis compter sur les empressemens
De tout ce peuple de rivaux :
Tous ces soins concertés, ces adresses fatales
Pour épier mes pas, mes yeux, mes sentimens,

19

Découvrent de leurs cœurs les vains déguisemens,
Se faire des appuis est leur unique étude ;
Je vois dans les regards de mille objets charmans
La source de l'ingratitude :
Et par une ardeur feinte, et de trompeurs attrait
On croit payer le plus grand des bienfaits.

LEONCE.

L'artifice & le mystère
Effarouchent les Amours ;
Les Graces plaisent toujours,
Et n'affectent rien pour plaire.

THEOPHILE.

Helas !

LEONCE.

Vous soupirez.

THEOPHILE.

Il faut ne te rien taire.

Un jeune objet ignoré de la cour,

Nourri dans l'ombre & le silence,

M'a fait seul ressentir les troubles de l'amour.

De timides regards, une aimable innocence,

Un langage touchant sans art & sans détour,

Des yeux dont elle-même ignore la puissance,

Tout lui donne la préférence

Sur ces vaines Beautés qu'assemble ce séjour :

Si son cœur de mes feux ressent la violence,

Il vaut bien que mon choix soit différé d'un jour.

20

LEONCE.

Un objet si charmant est digne qu'on l'adore.

THEOPHILE.

Retraite, qui cachez l'aimable Theodore,

Retracez-lui toujours mes soupirs, et mes vœux.

Peignez-lui ce moment heureux,

Ce moment imprévu qui les a fait éclore,

Comme une loi du ciel en faveur de mes feux :

Retraite, qui cachez l'aimable Theodore

Retracez-lui toujours mes soupirs, & mes vœux.

LEONCE.

Mais, sait-elle à quel point votre flamme l'honore ?

Connoît-elle le nom, le rang de son vainqueur ?

THEOPHILE.

Non, c'est un secret qu'elle ignore :

J'ai voulu me cacher pour éprouver son cœur ;

J'ai même de l'absence essayé la rigueur.

Absence pour moi trop cruelle !

Viens Leonce, suis-moi, courons dans ce séjour,

Où peut-être cent fois le jour

Par ses soupirs elle m'appelle :

Les vains honneurs dans son ame fidèle

N'ont jamais balancé l'Amour.

Si la soif de regner l'eût conduite à la cour,

Mon cœur étoit perdu pour elle.

Ils sortent.

21

SCENE DEUXIÈME.

EUDOXE, THEODORE,

EUDOXE.

Theodore, il est temps qu'à l'aspect de ces lieux

La noble ambition comme moi vous enflamme.

THEODORE.

Tout éblouit ici mes yeux,

Et rien n'y peut toucher mon ame.

EUDOXE.

Ce jour doit à l'univers
Déclarer sa souveraine :
Vous pouvez, sans être vaine,
Disputer ce bonheur à mille objets divers.

THEODORE.

J'ai quitté sur vos pas notre heureuse retraite ;
Vous obéir, vous suivre est tout ce que je puis.

EUDOXE.

Vous pleurez ? Eh ! D'où vient cette douleur secrète ?
Pourquoi ce front chargé d'ennuis ?
Vous avez négligé tout ce que la parure
Pouvoit ajoûter à vos traits :
Faut-il qu'une tristesse obscure
Altère, voile, défigure
Tout ce que vous avez d'attraits.

22

THEODORE.

Helas !

EUDOXE.

Ne songez qu'à la gloire
Que le ciel peut vous dispenser :
Un peu de confiance appelle la victoire,
Et douter du succès c'est presque y renoncer.

THEODORE.

Ce succès, ce bonheur suprême
Ne sauroit attirer mes vœux.

EUDOXE.

Qu'il est beau de regner, de faire des heureux !

THEODORE.

Il vaudroit mieux l'être soi même.
Vous m'avez mille fois parlé du sort des Grands :
Et voici vos discours que j'ai toujours présents.
Heureux qui voit la Fortune & ses chaînes
Avec des yeux indifférens !
La cour sous des plaisirs qui ne sont qu'aparens,
Cache de véritables peines.

EUDOXE.

Les peines sont les desirs,
La crainte, et l'obéissance :
Le trône en est exempt, il n'a que des plaisirs :
Du maître des humains obtenir les soupirs,
C'est en partager la puissance.

23

THEODORE.

Dût-il me préférer à tant d'autres appas,
Comment l'aimer ? Je ne le connois pas.

EUDOXE.

Le temps & la reconnoissance
De tant de biens feront aimer l'auteur.

THEODORE.

Ah ! Si vos volontés pouvoient changer mon cœur ?
Mais, vous savez ce que je pense.
Cet aimable chasseur égaré dans nos bois,
Reçu par vous & par mon pere,
C'est lui qui cause encor le trouble où je me vois :
Je voudrais l'oublier, son image m'est chere
Peut-être plus que je ne dois.

EUDOXE.

Ma fille, il vous trompoit : s'il eut été sincère,
De son nom, de son rang vous eut-il fait mystère ?

THEODORE.

Eh ! Vous l'avez banni.

EUDOXE.

Jugez de son ardeur,
L'Ingrat a mieux aimé vous quitter & se taire.

THEODORE.

Il dit que son devoir l'attache à l'empereur.

24

EUDOXE.

Eh bien ! De son orgueil il sentira la peine :
Sans doute il dédaignoit le nom de votre époux :
Ah ! Devenez sa souveraine :
Une telle vengeance a des charmes bien doux.

THEODORE.

Que ne peut-elle, hélas, me plaire comme à vous !

EUDOXE.

Plus vous l'aimez, et plus grande est l'offense.
Au sang dont vous sortez, songez à votre tour :
Les troubles de l'empire, avant votre naissance,
Nous éloignèrent de la cour.*
Loin des grandeurs un rustique séjour
Nous vit élever votre enfance :
Quelle gloire, si dans ce jour
La Fortune revient sur les pas de l'Amour !
Ma fille, embrassez-moi ; prenez un air tranquile ;
Pour vous seule déjà l'on ouvre cet azile :
Je ne puis vous suivre plus loin :
Adieu, de mes conseils vous n'avez plus besoin.

* *Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir les Beautés choisies pour disputer l'empire.*

25

SCENE TROISIÈME.

THEODORE, CHŒUR DE RIVALES.

CHŒUR.

Venez, rivale charmante,
Vous ne languirez point dans une longue attente,
Ce grand jour doit décider.
Vous allez disputer une gloire éclatante,
Que sans rougir on peut céder.

THEODORE.

Je n'apporte ici que des larmes,
Je ne dispute rien à tout ce que je vois :
Eh ! Pourquoi l'empereur, en voyant tant de charmes,
N'a-t-il pas déjà fait son choix ?

CHEUR.

On ne rend pas toujours justice
Aux attraites les plus précieux :
Souvent le sort, ou le caprice
Détruit le suffrage des yeux.
Venez, rivale charmante,
Vous ne languirez point dans une longue attente,
Ce grand jour doit décider.
Vous allez disputer une gloire éclatante,
Que sans rougir on peut céder.

26

THEODORE.

Je suis prête à vous suivre,
A cet accueil flatteur je fais ce que je doi :
Laissez-moi revenir du trouble & de l'effroi,
Où mon cœur en secret se livre.

L'Apartment se ferme.

SCENE QUATRIÈME.

THEODORE.

D'Un penchant malheureux l'imperieuse loi
Rend ma peine toujours nouvelle.
Amour, quelle douceur cruelle
Tu nourris dans un cœur esclave de sa foi !
Je m'occupe d'un Infidèle,
Qui ne pense plus à moi.

SCENE CINQUIÈME.

THEOPHILE, THEODORE.

THEOPHILE.

Que vois-je ? O ciel ! C'est Theodore,
A son aspect quel trouble me dévore !

THEODORE.

Est-ce vous ? Quel bonheur vous présente à mes yeux !
Quoi ! Me saviez-vous en ces lieux ?

27

THEOPHILE.

Non, je ne croyois pas vous y devoir attendre ;
Et votre cœur, que je croyois si tendre,
Ne vous a pas conduite ici pour m'y chercher.

THEODORE.

Qu'avez-vous à me reprocher ?
De mon malheur me faites-vous un crime ?

THEOPHILE.

L'ambition qui vous anime,
Vous engage à chercher le prix de la beauté :
Un amant tel que moi, vous semble une victime
Digne d'être immolée à votre vanité.

THEODORE.

Je suis incapable de feindre ;
Ma mere, malgré moi, conduit ici mes pas.
Mais, quoi ! Devez-vous vous en plaindre ?
Sans elle, hélas !
Je ne vous verrois pas.

THEOPHILE.

Ah ! Je vous revois, et j'ignore
Si ce n'est pas pour vous perdre à jamais.

THEODORE.

Le ciel vous rend à mes souhaits ;
Vous ne me perdrez point, si vous m'aimez encore.

28

THEOPHILE.

Tandis que votre cœur aspire à d'autres nœuds,
Cruelle, vous voulez encor que je vous aime :
Garderai-je un amour extrême
Pour être le seul malheureux ?

THEODORE.

Seul malheureux !.. O ciel ! Eh qui vous force à l'être ?
De notre amour qui peut troubler la paix ?

THEOPHILE.

Tant de charmes ne sont pas faits
Pour être ensevelis dans un séjour champêtre :
De ces lieux le souverain maître
Connoîtra, comme moi, le prix de vos attraits.

THEODORE.

Ah ! Quand il m'offriroit l'empire,
Ce n'est pas le bien où j'aspire ;
Votre cœur est le bien qui seul peut me toucher.

THEOPHILE.

En voyant l'empereur vous changerez peut-être.

THEODORE.

Non, je ne veux jamais le voir, ni le connoître ;
A ses regards je saurai me cacher.

29

THEOPHILE.

Vous soustraire à ses yeux, c'est vous trahir vous-même.

THEODORE.

Quel discours ! Est-ce ainsi qu'on aime ?
Le véritable amour est-il si peu jaloux ?

THEOPHILE.

Mais, dois-je être à mon tour moins généreux que vous ?

THEODORE.

Soyez-moi seulement fidèle.

THEOPHILE.

Le ciel, peut-être, au trône vous appelle.

THEODORE.

Ai-je un cœur fait pour en être flatté ?

THEOPHILE.

Sans doute. En le fuyant, vous l'avez mérité.

THEODORE.

Faut-il cent fois vous le redire ?

Faut-il par des sermens calmer votre frayeur ?

Je hais ces grandeurs qu'on désire ;

Mon tendre amour ne veut que votre cœur.

30

Helas !

THEOPHILE.

Je vois couler vos larmes.

THEODORE.

Vous êtes insensible à tout mon desespoir.

Ah ! Vous m'avez trahie, ingrat, et d'autres charmes

Ont sur vous bien plus de pouvoir.

Ne dissimulez plus, je vois trop quelle injure

Vous faites à des feux dignes d'un autre prix.

Helas ! Il est donc vrai ? Ce trouble m'en assure ;

Et mon cœur ne sauroit, malgré tous vos mépris,

Suivre l'exemple d'un parjure.

THEOPHILE *à part.*

Ciel ! J'ai pû soupçonner une flamme si pure !

Que je me trouve injuste & rigoureux !

THEODORE.

Tu triomphes, cruel, des tourmens que j'endure...

Dérobons ma honte à ses yeux.

THEOPHILE.

Vous fuyez.

THEODORE.

Laissez-moi.

THEOPHILE.

Non, je suis trop heureux.

31

Avec l'inconnu qui vous aime,

Voyez tout l'univers tomber à vos genoux :

Recevez la grandeur suprême,

Mon cœur, en vous l'offrant, croit la tenir de vous.

Le fond du théâtre s'ouvre, et les peuples viennent remplir la scene.

THEODORE.

Vous êtes l'empereur ! Quelle surprise extrême !

Est-ce un songe qui me séduit ?

THEOPHILE.

Non, calmez vos frayeurs, et goûtez-en le fruit.

ENSEMBLE.

Amour tendre, amour sincère,

Tu nous as réservé tes plus douces faveurs :

Jamais de victoire plus chère

N'a signalé tes traits vainqueurs.

THEOPHILE.

Peuples, voyez l'objet a qui je rens les armes,
Partagez entre nous votre zèle & vos vœux :
Reconnoissez l'empire heureux
Que prennent sur les cœurs l'innocence & les charmes.
Chantez, animez vos concerts,
Rendez de ce grand jour la mémoire éternelle,
Célébrez la beauté qu'un digne choix apelle
Pour régner sur tout l'univers.

32

Faites voler le nom de votre souveraine
Par tout où le soleil dispense sa splendeur ;
A ses appas elle doit son bonheur,
Et le vôtre dépend d'une si belle chaîne.

SCENE SIXIÈME.

THEOPHILE, THEODORE, LEONCE, CHŒURS *de peuples de Bysance,*
qui par des chants & des danses, applaudissent au choix de l'empereur.

CHŒUR.

CHantons, animons nos concerts,
Rendons de ce grand jour la mémoire éternelle,
Célébrons la beauté qu'un digne choix appelle
Pour regner sur tout l'univers.

On danse.

LEONCE.

Jeune beauté, regnez sur notre auguste maître,
Entre la terre & lui partagez vos regards,
C'est vous que le ciel a fait naître
Pour embellir encor le trône des Césars.
Une paisible victoire
Enchaîne sous vos loix les plus riches climats :
Vous triomphez des plus brillans appas,
Tout applaudit à votre gloire.

On danse.

CHŒUR, Chantons, &c.

FIN DE LA PREMIERE ENTRÉE.

33

DEUXIÈME ENTRÉE. *LA MELANCOLIQUE.*

34

SUJET.

POur peu qu'on examine le cœur humain, on sent qu'une MELANCOLIQUE est plus propre qu'une autre à causer une passion durable, et qu'un voluptueux est de tous les amans, le plus capable d'en être touché.

Les noms d'AGARISTE & de SMINDIRIDE, leurs amours, leur mariage sont connus dans Herodote. Liv. 6. Athenée, Dipnosof. Liv. 6.

Smindiride, jeune seigneur Sybarite, aimoit la belle Agariste : Elle étoit de Sycione, ville du Peloponèse, gouvernée par le Prêtre de Bacchus ; c'est le pays où Smindiride fut la chercher pour l'épouser. Les Sybarites étoient des peuples d'Italie qui habitoient le long du Golfe de Tarente : Ils sont fameux par leur opulence & par leur délicatesse. On trouve dans Athenée & dans Seneque, les prix que cette nation donnoit aux inventeurs de nouveaux plaisirs ; leur soin d'écartier de leur ville tous les métiers, dont le bruit eût pû troubler le repos des citoyens ; enfin, leur coûtume d'inviter leurs amis un an avant le festin, pour avoir le temps de le préparer. Smindiride tenoit parmi eux un rang considerable, & avoit rencheri sur la délicatesse des sens & des sentimens.

35

TEXTE.

Mæsta decenter erat. Amor. 2°.

Clamabat flebatque fimul, sed utrumque decebat. Art. Amat. 1°.

Tristis erat, sed nulla tamen formosior illa,

Esse potest tristi Metam. 5°.

Gratia si nulla est, Lacrymæ tibi, gratia fient. Ovid. De Ponto.

IMITATION.

Il est flatteur pour un amant,

De causer, ou sécher les pleurs d'une maîtresse :

C'est chez elle que la tristesse

Est de l'Amour le voile & l'aliment.

36

ACTEURS.

AGARISTE.

SMINDIRIDE.

LE GRAND-PRÊTRE DE BACCHUS, pere d'AGARISTE.

DORIS, confidente d'AGARISTE.

IPHIS, confident de SMINDIRIDE.

UNE SYBARITE.

Chœurs de SYCIONIENS.

Chœurs de SYBARITES.

La scene est à SYCIONE.

37

DEUXIÈME ENTRÉE.

LA MELANCOLIQUE.

Le théâtre représente un bocage avec un temple consacré à Bacchus :

On voit dans l'éloignement la ville de SYCIONE.

SCENE PREMIERE.

AGARISTE.

Azile du repos, bocages frais & sombres,

Offrez à d'autres yeux vos gazons & vos fleurs :

Ce n'est que le silence & l'horreur de vos ombres,

Que cherchent mes vives douleurs.

Ne pourrai-je jamais goûter un sort paisible :

Je fuis d'un inconstant les trompeuses ardeurs,

Son image me suit, et fait couler mes pleurs.

Mais s'il m'aimoit encor, Dieux, s'il étoit possible

Que je n'eusse écouté que de vaines frayeurs !

Non, je ne puis douter de mes malheurs.

Azile, &c.

SCENE DEUXIÈME.

AGARISTE, DORIS.

DORIS.

EH quoi ! De vos chagrins rien ne peut vous distraire ?
 Agariste toujours rêveuse & solitaire,
 A mes soins veut-elle échaper ?

AGARISTE.

Doris, ma douleur m'est trop chère,
 Et, loin de la bannir, j'aime à m'en occuper.

DORIS.

Ces lieux devraient la dissiper.
 Tout parle ici d'un Dieu vainqueur de la tristesse,
 Et l'auteur de vos jours préside à ses autels :
 Des autels consacrés à la seule allégresse
 Sont profanés par vos pleurs éternels.

AGARISTE.

Tu sais trop les malheurs dont je suis poursuivie.

DORIS.

Par une aveugle erreur vous vous êtes ravie.
 Au séjour des jeux & des ris :
 Chez la reine de Sybaris
 Nos jours étoient dignes d'envie.

AGARISTE.

Ne me rapelle point un séjour que je fuis,
 Ni des jours qu'il faudroit retrancher de ma vie.

39

DORIS.

Un pareil souvenir me semble moins fâcheux ;
 Mon cœur penche toujours vers ces peuples heureux.
 Ah ! Si leur présence vous gêne,
 Il faut encor nous bannir de ces lieux.

AGARISTE.

Quel langage !

DORIS.

Leurs Chefs vont s'offrir a vos yeux :
 Un devoir solennel tous les ans les amène ;
 Bacchus va recevoir leur tribut & leur vœux,
 Smindiride conduit ce cortège pompeux.

AGARISTE.

L'Ingrat, vient-il ici pour braver ma colere ?
 Ne sait-il pas qu'il doit m'être odieux ?

DORIS.

Oubliez qu'il a sù plaire,
 Et sur sa gloire même osez fermer les yeux.

AGARISTE.

Infortunée, hélas ! Je le croyois sincère.

DORIS.

Enyvré de son bonheur,

Ne croyez pas qu'on l'arrête
Par une sincère ardeur :
Rien ne peut fixer son cœur,
Plus flatté de l'éclat d'une illustre conquête,
Que sensible au plaisir d'en goûter la douceur.

40

AGARISTE.

Helas ! Que de sermens m'assuroient son hommage !
Il sembloit pour moi seule avoir appris l'usage
Des sincères empressemens :
Ses regards enviés de mille objets charmans
Me peignoient ma victoire avec trop d'avantage ;
A mes yeux tout offroit l'image
Du plus aimable des amans,
Et me cachoit le plus volage.

DORIS.

D'un amour tendre & parfait
On a perdu l'habitude :
On ne fait plus son étude.
De fixer un seul objet :
On aime sans inquiétude,
On se dégage sans regret.
Mais de son changement êtes-vous bien certaine ?
Je connois votre cœur prompt à s'épouvanter.

AGARISTE.

Que ne m'est-il encor permis de me flatter !
Mais je connois l'objet proposé par la reine,
L'objet fatal à notre amour.
L'ingrat étoit absent, et pour former sa chaîne,

41

On n'attendoit que son retour :
Mille bruits m'alarmoient, loin de les faire taire,
Le cruel m'en a fait mystère,
De leur hymen ma fuite a prévenu le jour.

DORIS.

Vous pourriez aujourd'hui confondre le parjure.

AGARISTE.

Ce seroit ajouter la honte à mon injure.

DORIS.

Pour moi, je le verrois avec tranquillité.
Des reproches d'une amante
Un volage est trop flatté :
Moins il se voit regretté,
Plus on trompe son attente ;
Nous abaissons sa fierté.
Et la nôtre est triomphante.

AGARISTE.

J'entens du bruit, on vient, tournons ailleurs nos pas.

DORIS.

C'est lui-même.

AGARISTE.

Fuyons, il ne me cherche pas.

SCENE TROISIÈME.

SMINDIRIDE, IPHIS.

IPHIS.

LEs autels sont parés, et le peuple s'avance ;
 Venez, seigneur, venez répondre a leurs souhaits :
 Chargé de leur reconnoissance,
 Consacrez leurs presens au Dieu, dont la puissance
 Nous enchante par ses bienfaits ;
 Nos plaisirs les plus doux lui doivent la naissance.

SMINDIRIDE.

Tout ce que j'aime est en ces lieux ;
 Amour, me rendras-tu ce dépôt précieux ?

IPHIS.

Eh ! Quelle conquête nouvelle
 Méditez vous dans ce séjour ?

SMINDIRIDE.

Cher Iphis, juge mieux de mon ardeur fidèle,
 Mes vœux sont fixés sans retour.
 L'auguste emploi, qui dans ces lieux m'appelle,
 N'est qu'un prétexte utile à mon amour ;
 Agariste est l'objet que je cherche en ce jour.

IPHIS.

De cet engagement j'ignorois le mystère.
 Un objet triste & sévère
 Peut-il flatter vos desirs ?
 Tout a l'art de lui déplaire ;
 Le dépit & la colere
 Sont le prix de nos soupirs :
 Rarement l'amour éclaire
 Des yeux fermés aux plaisirs.

SMINDIRIDE.

Non, ce n'est point cette mélancolie
 Jalouse du bonheur d'autrui,
 Ni cette sombre rêverie,
 Que l'orgueil accompagne, et que répand l'ennui ;
 Mais, c'est l'inquiétude, où la langueur d'une ame,
 Qui ne pense qu'à son amant,
 Qui fuit tout amusement,
 Pour se nourrir de sa flamme.
 Un seul regard distrait, ou suspect de froideur,
 Le plus léger soupçon la trouble & l'épouvante ;
 Sa crainte renaissante
 Ajoûte un prix à la moindre faveur.
 Ses beaux yeux couverts d'un nuage,
 Et sereins pour moi seul, sembloient dans leur langage
 Me dire, c'est de vous que dépend mon bonheur.
 O Dieux ! Quel charme séducteur !
 Il faut pour le sentir, voir l'objet qui m'engage.

IPHIS.

Peu d'amans jusqu'à ce jour
D'un mérite si rare ont rencontré les charmes :
Et c'est pour vous que l'Amour
Forge de nouvelles armes.

SMINDIRIDE.

L'objet qui m'a charmé brille des plus beaux traits,
Sa langueur l'embellit encore :
Ses pleurs lui donnent les attraits,
Que versent sur les fleurs les larmes de l'Aurore.
Je lui demande un moment d'entretien
Avant que la fête commence :
Va presser ce moment ; ami, n'épargne rien,
Vole, égale ton zèle à mon impatience.

SCENE QUATRIÈME.

SMINDIRIDE.

ENfin de mes transports je vais l'entretenir...
Mais, quel trouble empoisonne une attente si chère ?
Agariste a choisi ce séjour solitaire ;
Les honneurs, les plaisirs n'ont pû la retenir :
Me fuyoit-elle ? Ai-je pu lui déplaire ?
De quoi veut-elle me punir ?

45

Non non, reprenons l'espérance :
Loin de trahir de si tendres amours
Elle a voulu par l'absence
Redoubler mon ardeur, éprouver ma constance...
Mais, cruelle, aviez-vous besoin d'un tel secours ?
Que dis-je ? N'ai-je point d'autres malheurs à craindre ?
Je la justifiois, peut-être ai-je à me plaindre ?
Si j'allois découvrir un rival plus heureux.
Un séjour éclairé de regards curieux
Eût trahi leur flamme secrète :
Lieux écartés, dangereuse retraite,
Ne me cachez-vous point un mystère odieux ?
Elle paroît... Dieux ! Qu'elle est belle !
Non, elle n'est point infidèle.

SCENE CINQUIÈME.

SMINRIDIDE, AGARISTE.

SMINRIDIDE.

ENfin je revois vos attraits,
Unique objet de la plus tendre flamme ;
Que votre éloignement coutoit cher à mon ame !
Que cet instant tarδοit à mes souhaits !
J'ai cru vous perdre pour jamais.

46

Mais quel accueil ! Quelle froideur extrême !
Pourquoi me fuir ?

AGARISTE.

Pourquoi me cherchez-vous ?
Respectez un repos, qui me rend à moi-même,
Goûtez le vôtre en des liens plus doux.

SMINDIRIDE.

Qu'entens-je ? Eh ! D'où peut naître une erreur si fatale ?

AGARISTE.

Ne croyez pas que ma douleur exhale
Des reproches, pour vous peut-être trop flatteurs :
La gloire de ma rivale
N'a pas besoin de mes pleurs.

SMINDIRIDE.

De quel crime osez-vous m'imputer les horreurs ?

AGARISTE.

L'éclat du rang qui vous appelle
Séduit un cœur ambitieux :
Les noms d'ingrat, et d'infidèle
En paroissent moins odieux.

SMINDIRIDE.

Les ai-je mérités, grands Dieux ?

AGARISTE,

Ma rivale est d'un sang qui l'unit à la reine.
Et vous êtes flatté d'une si belle chaîne,
De vos succès contre nos ennemis
Sa main vous offre un assez digne prix.

47

Et moi, victime de sa gloire,
Chaque jour exposée à de nouveaux mépris,
Rien ne s'offroit à mes esprits
Que ma défaite & sa victoire.

SMINDIRIDE.

Quoi ! Pour le prix de mes exploits
On m'auroit pu contraindre à faire un autre choix !
Avez-vous pu penser, cruelle
Que je trahirois ma foi ?
Helas ! Quand la paix me rapelle,
Envain je vous demande à tout ce que je voi,
Vous étiez déjà loin de moi.

AGARISTE.

Je fuyois l'objet de ma haine ;
Je ne pouvois troubler, ni souffrir son bonheur.

SMINDIRIDE.

Elle m'auroit donné la grandeur souveraine,
Sans pouvoir un moment vous disputer mon cœur.

AGARISTE.

Non, je ne rens plus de justice,
Je ne mérite pas un pareil sacrifice.
Je dois vous rendre à vos destins,
N'en bornez pas pour moi la course favorable :
Ah ! C'est assez, pour calmer mes chagrins,
De vous retrouver moins coupable.

48

SMINDIRIDE.

Je ne le fus jamais : bannissez vos frayeurs.

AGARISTE.

Helas !

SMINDIRIDE.

Pourquoi verser encor des pleurs !

AGARISTE.

Dans nos adieux c'est tout ce qui me reste.

SMINDIRIDE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste,
C'est vous que je cherchois, je ne pars qu'avec vous.
Venez, belle Agariste, il faut qu'aux yeux de tous
Un triomphe éclatant répare votre fuite :
Vous reverrez la cour, j'y vais à votre suite
Paré du nom de votre époux.

AGARISTE.

à part.

Que dites-vous ? Que je suis interdite !

SMINDIRIDE.

Quoi ! Vous vous refusez à mes vœux les plus doux ?

AGARISTE.

Vous connoissez ma défiance ;
On respire à la cour un air trop dangereux,
Et trop fatal à la constance :
J'y craindrois votre cœur, j'y craindrois tous les yeux.

49

SMINDIRIDE.

Eh bien, demeurons en ces lieux.

AGARISTE.

Eh ! C'en est trop, Seigneur... Mais le peuple s'avance :
Je ne veux point montrer mon trouble dans ces jeux.

SMINDIRIDE.

Je ne vous quitte point.

AGARISTE.

Ce spectacle pompeux
A besoin de votre présence.

SMINDIRIDE.

Ah ! Sans vous tout m'est odieux.

ENSEMBLE.

Après une cruelle absence,
Faut-il encor nous séparer ?
Amour, j'implore ta puissance,
Permetts-nous au moins d'espérer.

50

SCENE SIXIÈME.

LE GRAND-PRÊTRE SMINDIRIDE, AGARISTE, CHŒUR *DE SICYONIENS, ET DE SYBARISTES.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Digne présent du ciel, ornement de la terre,
Toi, que le souverain des dieux
Fit éclore de son tonnerre ;
Sur ce temple sacré daigne abaisser les yeux.
Ces peuples empressés, par leurs dons précieux,

Y viennent tous les ans révérer ta puissance ;
Et les chans de reconnoissance
Sont les seuls qu'on entend retentie en ces lieux.

LE CHŒUR.

Digne présent du ciel, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

Chantez le Dieu qui fait éclore
Les dons les plus chers aux humains ;
De l'Amour il arme les mains,
Par ses attraits il l'embellit encore,
Il rend ses coups plus doux & plus certains.

51

A sa voix l'ennui s'envole,
Il bannit les noirs chagrins,
Est-il un cœur qu'il ne console ?
Il triomphe des destins.
Chantez le dieu qui fait éclore
Les dons les plus chers aux humains ;
De l'Amour il arme les mains ;
Par ses attraits il l'embellit encore,
Il rend ses coups plus doux & plus certains.

CHŒUR.

Chantons le dieu qui fait éclore
Les dons les plus chers aux humains ;
De l'Amour il arme les mains,
Par ses attraits il l'embellit encore,
Il rend ses coups plus doux & plus certains.

LE GRAND PRÊTRE, *aux Sybarites.*

Le dieu reçoit votre encens, et vos vœux :
Vous pouvez espérer un avenir heureux.

SMINDIRIDE.

Les dieux ont déclaré le bonheur de l'empire ;
Le mien, Seigneur, ne dépend que de vous.
Smindiride, cédant au beau feu qui l'inspire,
Du pere d'Agariste embrasse les genoux.

52

LE GRAND PRÊTRE.

Ma fille ! mais pourquoi ce silence, et ces larmes ?

AGARISTE.

Helas ! Voilà l'objet qui m'en a tant couté :
Je soupçonnois son cœur d'une infidélité.

SMINDIRIDE.

Sur ces autels, témoins de nos tendres allarmes,
Assurez ma félicité

LE GRAND PRÊTRE.

Que le ciel la rende durable !
Votre bonheur sera le mien :
Puisse toujours l'Amour, à vos vœux favorable,
Renouveler l'instant d'un si charmant lien !

AGARISTE ET SMINDIRIDE.

De mes feux, de mes pleurs aimable récompense,
Heureux moment, viens combler mes désirs :
Aimons-nous, que notre constance
Fasse couler nos jours dans les plus doux plaisirs.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous qui sentez le prix d'un fidèle esclavage,
Vous qui savez goûter votre félicité,
Sybarites, venez nous en montrer l'usage :
Dans vos chans, dans vos jeux présentez-nous l'image
De la plus tendre volupté.

53

Bacchus n'est point blessé de l'amoureux langage ;
Des faveurs de l'Amour ce dieu fut enchanté,
Il veut bien avec lui partager votre hommage.

Le CHŒUR *répète ces trois derniers vers.*

PREMIERE SYBARITE.

Des plaisirs aimable maîtresse,
De nos cœurs éternelle yvresse,
Séduisante Volupté,
Regnez, triomphez sans cesse :
Sans vous, du dieu qui nous blesse
Le pouvoir seroit redouté :
Sa gloire vous interesse
A notre félicité.

DEUXIÈME SYBARITE.

Jeunes Beautés, quelle est la gloire
Que vous trouvez à résister ?
Vous disputez une victoire
Qu'il est fâcheux de remporter :
Il vient un temps où la cruelle
Se repent de ses refus :
Momens perdus,
Qu'envain l'on rapelle,
Momens remplis d'appas,
Nos regrets ne vous ramènent pas.

54

PREMIERE SYBARITE.

Premier Couplet.

L'Amour pour nous se déclare,
Il nous demande nos cœurs :
Si ce guide nous égare
C'est par des chemins de fleurs.
Suivons un maître si doux ;
Ses peines,
Ses chaînes
Tombent sur les cœurs jaloux.
Ses plaisirs sont pour nous.

Second Couplet.

Tôt ou tard l'Amour entraîne
Les plus insensibles cœurs :
Résister est une peine ;
Prévenons ses traits vainqueurs.
Que leur atteinte a d'appas !
Les belles
Cruelles,
Les volages, les ingrat.
Ne les méritent pas.

FIN DE LA SECONDE ENTRÉE.

TROISIÈME ENTRÉE.
L'ENJOUÉE.

TROISIÈME ENTRÉE.

SUJET.

*DERCYLIS n'est connue dans l'antiquité que par l'épigramme de l'Anthologie, Liv. 7. où elle est appelée la dixième Muse & la quatrième Grace. Son Enjoûment lui mérita cet éloge, qui marque assez combien c'étoit une personne célèbre. Comme le lieu de sa naissance n'est point déterminé, on a cru pouvoir lui choisir une patrie. Le pays le plus assorti à son humeur est celui des Tyrinthiens, peuples du Peloponese, voisins d'Argos, * & dont la gayeté fut poussée à un tel excès qu'elle dégénéra en une maladie, que les dieux même ne purent guérir. On sait que cette nation tomba sous la domination des Romains.*

Le prodige qu'opère Venus mere des Ris, en faveur de l'enjouée Dercylis, n'a rien de plus incroyable que celui dont Cybelle honora la vestale Claudia ; les circonstances sont pareilles. La statue de Cybele arrivoit de Pessinunte, ville de Phrygie. Elle étoit entrée dans le Tybre, mais le vaisseau n'avançoit point malgré l'effort des rameurs, lorsque la priere de la vestale, et sa ceinture jettée à la Proue, atti-

** Où Hercule fut élevé, dont il est appelé Tyrinthien.*

Patuit imperio dominis Tyrinthus heros. Ovid. Art. Amat. 2°.

rerent le vaisseau sur le rivage. Cet événement aussi salutaire pour Claudia, que mémorable parmi les Romains, est expliqué dans Ovid. Liv. 3. des Fastes. On voit un pareil prodige dans le dixième & dernier livre de la Lusjade, poeme Portugais, qui paroît depuis peu. Le miracle que fait ici Venus, Déesse aussi puissante que Cybele, procure la liberté à une captive illustre, et la rend digne d'épouser VALERE.

TEXTE.

Nos hilarem populum fœmina Læta capit. Ovid. Art. Amat. 3°.

IMITATION.

L'Enjoûment rend toujours la beauté plus piquante :

Il donne l'effor aux attraits ;

Et lorsque l'Amour rit dans les yeux de l'amante,

Il n'a plus besoin d'autres traits.

ACTEURS.

DERCYLIS, esclave Tyrinthienne.

VALERE, chevalier Romain.

MYSIS, Tyrinthienne, compagne de DERCYLIS.

UNE TYRINTHIENNE.

CHŒUR de Tyrinthiens.

CHŒUR de Romains.

La scene est dans la campagne de Rome, sur les bords du Tybre.

TROISIÈME ENTRÉE.
L'ENJOUÉE.

Le théâtre représente la campagne de Rome, on voit le Tybre dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

DERCYLIS.

Jouissons toujours des fleurs
Que le printemps fait éclore ;
Sans compter combien de pleurs
Leur éclat coute à l'Aurore.
Le ciel fait-il un beau jour ?
Hâtons-nous d'en faire usage :
Se couvre-t'il d'un nuage ?
Soleil, de ton doux retour
L'esperance nous soulage.
Tranquille dans l'esclavage,
Mon cœur est en liberté ;
C'est le bien qui m'est resté,
Mon bonheur est mon ouvrage.
Jouissons, &c.

60

SCENE DEUXIÈME.

DERCYLIS, MYSIS.

MYSIS.

Aimable Dercylis, courons sur le rivage :
De superbes apprêts à nos yeux sont offerts :
Corinthe de Venus envoie ici l'image ;
Ce trésor précieux a traversé les mers,
Il entre dans le Tybre, et de tout l'univers,
Rome lui présente l'hommage.
Des plus riches présents les autels sont couverts ;
Un nuage d'encens s'élève dans les airs ;
Les danses, les transports d'une vive jeunesse,
L'éclat d'un si beau jour, les plus tendres concerts,
Tout flatte également le peuple & la déesse.

DERCYLIS.

Les dieux ne demandent pas
Tant de bruit & de fracas.
Quand sous le voile d'un beau zèle
Le peuple vient chercher les jeux,
C'est moins la gloire des dieux,
Que le plaisir qui l'appelle.

61

MYSIS.

L'encens est pour les dieux, le plaisir est pour nous ;
Et le partage est assez doux.

DERCYLIS.

De trop de soins & de peine,
Vous achetez le plaisir ;
Il suit qui veut le saisir,
Souvent la recherche est vaine.
Moi, qui ne le cherche pas,
Je le trouve sous mes pas.

MYSIS.

Vous ne démentez point votre aimable patrie.

DERCYLIS.

Mon Enjoûment m'a toujours bien servie.
Vois nos Tyrinthiens, vois ces peuples heureux :
Ennemis de toute contrainte,
L'espoir, le desir, et la crainte
Sont des noms inconnus pour eux.
Tandis que les Romains, accablés de leur gloire,
Au sein même de la victoire,
Gemissent sous le poids de mille soins fâcheux.

MYSIS.

Contre la Fortune ennemie
L'Enjoûment est notre appui :
Tout ce qu'on dérobe à l'ennui
Est autant de momens ajoutés à la vie.

62

DERCYLIS.

Sur mon sort autrefois l'oracle consulté
M'apprit qu'à mon bonheur le ciel mettroit obstacle,
Et que je ne pourrois obtenir sans miracle
Le retour de ma liberté.
J'attens avec tranquillité.

ENSEMBLE.

Redoublons notre allégresse,
En l'inspirant à tous les cœurs :
Qu'à nous imiter tout s'empresse,
Donnons des loix à nos vainqueurs.

MYSIS.

Mais n'imposez vous point d'autres loix à Valere ?
Cet illustre Romain assidu sur vos pas,
Connoît le prix de vos appas,
Et son entretien sait vous plaire.

DEBCYLIS.

Il me dit que dans ce séjour
Du dieu des cœurs l'empire dégénère :
Sur les défauts des belles il m'éclaire,
Et sur ceux des amans je l'éclaire à mon tour.

MYSIS.

Dans ses discours j'entrevois du mystère ;
Contre l'Amour il parle tendrement.
Il vous aime, c'est vainement
Que vous prétendez mal le taire.
Vengerez-vous nos fers par son tourment ?

63

DERCYLIS.

Je suis captive, peux-tu croire
Que ce fier conquérant devienne mon époux ?
Croit-il que je lui cède une indigne victoire ?
Non, l'Amour n'est pas fait pour nous.

ENSEMBLE.

/ D.

Evitons les plus douces chaînes

/ M.

Cherissons les plus douces chaînes
On dit trop de mal de l'Amour,

/ D.

Je pourrais éprouver un jour

/ M.

Vous pourrez éprouver un jour

/ M.

Qu'il donne plus de plaisirs que de peines.

/ D.

Qu'il donne moins de plaisirs que de peines.

MYSIS.

Contre un fidèle amant, tant de craintes sont vaines,
Il obtient tôt ou tard le plus tendre retour.

DERCYLIS.

Mysis, en vains discours trop long-temps je t'arrête,
Et tu peux aller voir la fête.

64

SCENE TROISIÈME.

DERCYLIS.

FU*i*, redoutable Amour, emporte loin de moi
Tes charmes séduisants, tes dangereuses flammes :
Le plaisir t'annonce à nos ames,
Et le chagrin vole après toi :
Fui, redoutable Amour ; emporte loin de moi
Tes charmes séduisants, tes dangereuses flammes.
Ce n'est qu'à toi que j'ai recours
Gage de mon repos, mere de l'innocence,
Gloire, défens mon cœur des pièges des amours.
Mais n'est-ce pas déjà ressentir leur puissance,
Que d'appeller la gloire à mon secours
Eloignons-nous, Valere ici s'avance.
Quoi fuir ! C'est lui montrer que je crains ses discours :
Demeurons : s'il rompt le silence
Je l'y condamne pour toujours.

65

SCENE QUATRIÈME.

DERCYLIS, VALERE.

VALERE.

LEs Romains à Venus envain marquent leur zèle,
Un prodige inoui change en pleurs nos transports :
Le vaisseau triomphant, qui conduit l'immortelle,
S'arrête tout à coup, il brave nos efforts.
Et l'onde immobile & rebelle
Le repousse loin de nos bords.

DERCYLIS.

Venus parle par ce présage ;
Votre encens lui déplaît, elle lit dans vos cœurs :
Ils ne lui rendent pas ce pur, ce tendre hommage,
Qui sur les vrais amans attire ses faveurs.
De l'Amour dans cet empire
Tout empoisonne les traits,
De l'Amour dans cet empire

Tout ignore les attrait :
Des jaloux le noir délire,
Les éclats des indiscrets ;
L'inconstance qui déchire
Les nœuds même qu'elle a faits,
De l'Amour, &c.

66

VALERE.

Au courroux de Venus j'abandonne sans peine
Tous ces amans indignes d'être heureux ;
Que l'Amour rejette leurs vœux,
Qu'il appesantisse leurs chaînes :
Mais parmi tant de cœurs, Dercylis, croyez-vous
Qu'il n'en soit pas un seul digne d'un sort plus doux ?

DERCYLIS.

Pour mon repos j'aime à le croire.

VALERE.

Croyez qu'à mille objets l'Amour ferme nos yeux,
Pour mieux assurer sa victoire,
Et pour nous réserver un choix plus glorieux.
Mon cœur depuis long-temps s'étoit formé l'image
Du véritable objet de ma félicité ;
Au gré de mes desirs j'y voyois l'assemblage
De la douceur, de la vivacité ;
Charmes plus séduisants cent fois que la beauté.
Envain de ce portrait j'ai cherché le modèle ;
Je croyois qu'un beau songe avoit séduit mon cœur :
Mais je vous vis : je connus mon vainqueur ;
Je sentis expirer ma liberté rebelle :
Je ne vous offre point une nouvelle ardeur,
Avant que de vous voir, je vous étois fidèle.*
* Ante tuos animo vidi quam lumine vultus. Patis Helenæ. *Heroid. Ovid.*

67

DERCYLIS, *à part.*

Qu'entens-je ? D'un pareil discours
Je m'étois tant promis d'interrompre le cours.
Seigneur, par cet aveu si vous croyez me plaire,
Vous vous trompez, je parle sans détour.

VALERE.

Il vous offenseroit s'il étoit moins sincère.

DERCYLIS.

Nos entretiens brilloient jusqu'à ce jour
D'une légèreté charmante :
C'est un ton sérieux que celui de l'amour,
Et le sérieux m'épouvante.

VALERE.

Sous des traits plus légers, plus vifs, moins sérieux,
Cet amour mille fois a du frapper vos yeux.
Helas ! Vous avez feint de ne me pas entendre :
Un sourire perfide, et des regards distraits,
Que je cherchois toujours sans les fixer jamais,
Ont été le seul prix d'une flamme si tendre.

DERCYLIS.

Mon courroux vous plairoit-il mieux ?

VALERE.

J'aurois, pour le flechir, les soupirs, et les larmes.

DERCYLIS.

Je ne veux point causer d'allarmes.

VALERE.

Appaisez-les en recevant mes vœux.

68

DERCYLIS.

Mais en m'aimant, qu'esperez-vous, Valere ?

Captive je ne puis disposer de mon sort.

VALERE.

Rome à mes vœux ne sera point contraire :

Pour votre liberté je puis faire un effort.

DERCYLIS.

Voulez-vous n'être aimé que par reconnoissance ?

VALERE.

Vous craignez de me trop devoir,

Ingrate, c'est encor une nouvelle offense.

DERCYLIS, *à part.*

Que je me fais de violence !

VALERE.

Ah ! Je n'en doute point, vous souffrez à me voir.

DERCYLIS.

Je me verrai contrainte à fuir votre présence.

VALERE.

Non, jouissez plutôt de tout mon desespoir.

DERCYLIS.

Je vous l'avois prédit : la fatale tendresse

Répand dans les esprits la langueur, la tristesse :

Ah ! Prévenons l'ennui qui nous saisit tous deux :

Courons aux bords du Tybre, où le peuple s'empresse,

A leurs clameurs allons joindre nos vœux.

69

SCENE CINQUIÈME.

VALERE.

ELLE me fuit : un vain plaisir l'entraîne...

Elle rit de mes feux, l'ingrate, l'inhumaine...

Une esclave se plaît à me désespérer,

Tandis que l'univers n'a point de souveraine,

Qui des vœux d'un Romain ne se doit honorer.

N'accuserai-je que la haine ?

Ah ! J'en serois bien moins blessé que du mépris :

Quoi ! toujours malheureux & toujours plus épris,

Ne puis-je rompre une fatale chaîne ?

La plus insensible beauté

Se lasse enfin de se défendre ;

La plus volage, laisse attendre

Un retour de légèreté ;

Un caprice heureux peut nous rendre

L'espoir qu'il nous avoit ôté ;
Mais le cruel objet, dont je suis enchanté
Trompe tous les chemins, que mon amour peut prendre.
L'éternel enjoûment, qui dissipe son cœur,
Le ferme à la plus tendre ardeur.
Ce charme, hélas ! trop puissant sur mon ame,
Devient, en même-temps, la source de ma flamme
Et l'obstacle de mon bonheur.

70

CHŒUR *des peuples, derriere le théâtre.*
Triomphez, étrangere aimable,
C'est par vous que Venus nous devient favorable.

VALERE.
Qu'entens-je ? Quels transports ? Quels cris ?

SCENE SIXIÉME.

VALERE, MYSIS.
SEigneur, Rome triomphe, ou plutôt Dercylis.
On avoit perdu l'esperance,
On n'entendoit que de tristes clameurs,
Venus étoit insensible à nos pleurs,
Quand Dercylis vers le Tybre s'avance.
*Ah ! Déesse, entens moi pour la premiere fois,
Que par toi mon bonheur commence !*
Elle dit : et Venus semble écouter sa voix.
Son voile est le seul don qu'elle offre à l'immortelle ;
Il vole, l'air s'agite, on voit frémir les flots,
Le vaisseau, qu'enchaînoit un funeste repos,
Aux Romains étonnés rend l'objet de leur zèle.

VALERE.
Toi, qui te declares pour elle,
Tendre Venus, adouci sa fierté :
Peuples, témoins de sa gloire nouvelle,
Ne vous opposez pas à ma félicité.

71

SCENE SEPTIÉME.

VALERE, DERCYLIS, MYSIS, PEUPLES.

CHŒUR.
TRIomphez, étrangere aimable,
C'est par vous que Venus nous devient favorable :
Ses bienfaits par vos mains vont descendre sur nous ;
Les cœurs sont partagés entre Venus & vous.

VALERE.
Charmante Dercylis, goutez votre victoire,
Le Tybre désormais coule pour votre gloire,
Vous rendez tout un peuple heureux :
Serai-je seul à répandre des larmes ?
A l'éclat de ce jour pompeux
D'un triomphe plus beau joignez encor les charmes ;
Couronnez mes plus tendres feux,
Terminez mes vives allarmes.

DERCYLLIS.

Je croyois les Dieux apaisés,
J'avois lassé leurs rigueurs inhumaines.
C'étoit la fin de mes peines,
Que de voir mes fers brisés :
Et vous ne me proposés
Que de changer de chaînes.

72

VALERE.

Venus veut lier nos deux cœurs ;
Vous auroit-elle envain confié sa puissance ?
Ingrate, vous blessez sa gloire, et mes ardeurs :
Quand vous m'ôtez toute espérance,
Quand vous m'accablez de rigueurs,
Vous faites à Venus une nouvelle offense.

DERCYLIS.

Venus à ma reconnaissance
N'a point imposé de loix :
Et de la liberté, que ce jour me dispense.
J'userai comme je dois.

VALERE.

Quel est donc l'espoir qui me reste ?

DERCYLIS.

Il ne tient plus qu'à moi de quitter ce séjour.

VALERE.

Quoi, votre liberté me seroit si funeste !

DERCYLIS.

Dois-je oublier les lieux où j'ai reçû le jour ?

VALERE.

C'en est donc fait : vous partirez, cruelle,
Mes soupirs, ma douleur mortelle
Ne peuvent arrêter vos pas :
Non, vous ne fuyez point ce séjour plein d'appas ;

73

Vous ne fuyez que moi... J'esperois de vous plaire :
Vous refusez ma main, hélas !
Faut-il qu'un même jour éclaire
Votre triomphe, et mon trépas ?

DERCYLIS.

Voici l'instant de vous ouvrir mon ame :
Une esclave auroit trop avili votre flamme ;
De votre gloire enfin mon cœur étoit jaloux :
Du sort, sans murmurer, j'ai soutenu l'outrage,
Et quand j'ai fait des vœux pour sortir d'esclavage,
Mon cœur les a formés moins pour moi que pour vous.

VALERE.

Qu'entens-je ? O ciel ! Cent fois daignez me le redire !
Dercylis, quoi, mes feux ont touché votre cœur !
Je suis aimé, je ne respire
Que pour sentir tout mon bonheur.

ENSEMBLE.

Goutons le prix d'une tendresse extrême ;
C'est le seul bien des cœurs, la source des plaisirs :
Les trésors, les grandeurs valent-ils nos soupirs ?
L'Amour, le tendre Amour est le plaisir lui-même.

74

DERCYLIS.

Vole Amour, porte sur tes aîles
Les ris, les jeux, & les plaisirs.
Tendres cœurs, amusez l'objet de vos desirs
Par des fêtes toujours nouvelles :
Les transports mieux que les soupirs
Vous feront triompher des belles.
Vole Amour, porte sur tes aîles
Les ris, les jeux, et les plaisirs.
Vole Amour, &c.

UNE TYRINTHIENNE.

Des cœurs nous bannissons
Les soins & les allarmes,
A peine nous laissons
Ce langage dans nos chansons.
Le plus sincère amant
Tient au plaisir plutôt qu'à nos charmes ;
L'engagement
Le plus charmant
Cède aux ennuis d'un moment.
Le Dieu, qui rend heureux,
Doit-il s'annoncer par des larmes ?
Si dans nos yeux
Brillent ses feux,
Ils naissent des ris & des jeux.
Chantons, dansons,
Nos pas, nos sons
Du plaisir sont des leçons.

On danse.

75

LA MÊME.

Loin de nous l'Amour est sans armes,
Il dépose ici tout ses traits ;
Quand il veut régner sans allarmes
Il n'a recours qu'à nos attraits.
Jeunes cœurs, pour de fiers objets,
Perdez-vous les charmes
De la paix ?
Les triomphes parfaits.
N'ont jamais
Ni larmes
Ni regrets.
Loin de nous l'Amour est sans armes,
Il dépose ici tous ses traits ;
Quand il veut régner sans allarmes
Il n'a recours qu'à nos attraits.

FIN DE LA DERNIERE ENTRÉE.